

Portraits de famille

QUAND LE RÉCIT GÉNÉALOGIQUE SE MÊLE À UNE CRITIQUE SOCIO-HISTORIQUE.

Au commencement des *Précédents*, il y a trois textes publiés séparément au fil du temps par Jérôme Meizoz, entre 2003 et 2014. Les réunir dans une trilogie a du sens, et d'abord celui d'une même inspiration rétrospective. *Jours rouges* brosse la silhouette du grand-père de l'auteur, notamment à travers son engagement syndical en Valais, canton du sud-ouest de la Suisse, dans la première moitié du XX^e siècle ; *Père et passe* évoque avec fébrilité la figure paternelle ; *Temps mort*, enfin, exhume, documents de l'intéressée à l'appui, la jeunesse d'une tante ardente militante catholique. Des portraits de famille, donc, qui « mettent aux prises un (auto)-biographe avec des proches parents ». La réussite de l'écrivain suisse, 50 ans aujourd'hui, est d'être parvenu à incarner les impensés et les implications psychologiques d'une époque à travers chaque « parcours de vie ». Ce faisant, *Les Précédents* constitue une merveille d'intelligence



sensible sur un terrain de plus en plus fréquenté par les écrivains (et les historiens), autrement dit cette articulation entre l'individu et le collectif.

Entre roman familial et critique socio-historique, le travail de reconstitution ef-

fectué par Meizoz, l'imagination suppléant aux témoignages forcément partiels et aux documents toujours partiels, s'élargit à sa propre personne. L'enquête généalogique l'oblige régulièrement à questionner en lui la mise en forme de la mémoire et sa nature, disons, génétique : « *De quoi nous sommes porteurs, sans le savoir ! Comme si nos organes étaient griffonnés, estampillés, empreints d'actes antérieurs qui se prolongent en eux* », écrit l'auteur dans le texte consacré à son grand-père Paul Meizoz (1905-1988). Construit en fragments, il traverse surtout les années 20-30, inscrivant « une vie minuscule », comme dit Meizoz citant Pierre Michon, dans l'histoire d'un mouvement ouvrier qui, regrette-t-il, est très peu présent dans « la mémoire littéraire ». Là encore sous forme « d'éclats », de flashes, le texte que Jérôme Meizoz écrit sur son père, redoutant sa disparition prochaine, est le plus poignant des trois. Avec pudeur, le fils tente de s'approcher au plus près de ce « grand fauve éteint », de celui qui le précède immédiatement dans la chaîne des générations. Il consigne des scènes, devine des silences, ravive des souvenirs, et le lecteur assiste à cette impuissance sentimentale qui, souvent, existe entre père et fils. Elle est touchante, la ma-ladresse affective de ces deux hommes, qui neutralise toute intimité partagée, « tout ce qui vibre, fleurit, déchire ».

Introduite par Annie Ernaux, la dernière partie retrace la vie de Laurette, la tante, à l'époque où, entre 17 et 25 ans, elle officiait avec une foi apparemment inépuisable au sein de la Jeunesse agricole catholique. « Il rend sensible le mystère des vies, nos vies, qui nous appartiennent moins qu'on le pense, façonnées qu'elles sont par les institutions et les croyances du temps », écrit Ernaux à propos de ce récit montrant une femme qui est le jouet, innocent ou consentant on ne sait trop, d'un temps, la décennie d'avant la Deuxième guerre, dont il ne reste plus rien, sinon de vieux papiers dans la poussière des greniers.

Anthony Dufraisie

DEUX FOIS NÉ de Constantin Alexandrakis

Verticales, 298 pages, 20,50 €

L''on ne peut se fier à rien de vrai » : ce sont les mots de Parménide qui ouvrent ce récit autobiographique, dans lequel le mensonge règne. En effet, depuis sa plus tendre enfance, l'auteur baigne dans les fabulations. Sa mère, mythomane en puissance, lui a ainsi confié l'avoir conçu avec une liaison de passage, un Grec rencontré par hasard à Athènes. L'histoire connaît un bon nombre de versions différentes, qui sommeillent jusqu'à un certain Noël où, assistant à une messe orthodoxe avec elle, Constantin Alexandrakis décide d'en avoir le cœur net. À 30 ans passés, il se lance à la recherche de celui qu'il nomme le « Géniteur ».

Cette décision irréfléchie se mue très vite en fouille généalogique, explorant cette longue « histoire de femmes avec des hommes absents ». Victimes d'une cruelle fatalité, sa grand-mère et sa mère ont été toutes deux abandonnées par leurs amants grecs, et ont élevé leurs enfants seules. Une double solitude qui a fortement marqué l'enfance du narrateur, et continue de le hanter, puisque « le passé n'est jamais passé, bien au contraire, le passé arrive en permanence ». Laissant libre cours aux souvenirs d'enfance, tantôt heureux, tantôt traumatiques, il se lance dans sa quête avec une énergie pleine de fraîcheur, d'humour et de désespoir.

Rythmé par des allers et retours en Grèce, pays en proie à la crise que l'on sait, le récit prend rapidement des allures d'épopée. Nourri par la mythologie et par ses lectures (Jean-Pierre Vernant), Constantin Alexandrakis questionne notre besoin dévorant de vérité et d'identification. L'écriture nerveuse, pleine de parenthèses, d'ajouts et de digressions de *Deux fois né* célèbre humblement, à la manière d'une histoire antique qui n'aurait ni début ni fin, le parcours d'un homme « bâtard », à l'« identité parfois insaisissable comme les replis du serpent ».

Camille Cloarec

Les Précédents, de Jérôme Meizoz, Éditions d'en bas, 200 pages, 12 €